



MINISTÈRE  
DE L'ÉDUCATION  
NATIONALE

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

## Dossier pédagogique



César des Lycéens 2026



## **CÉSAR** César des Lycéens 2026

Auteur du dossier :  
Philippe Leclercq

© Ministère de l'Éducation  
nationale, 2026.

Crédits iconographiques :

© Fanny de Gouville

Ce dossier pédagogique est édité par la Direction générale l'enseignement scolaire avec l'Inspection générale de l'éducation, du sport et de la recherche dans le cadre du César des Lycéens 2026.

Pour fédérer les jeunes générations autour du cinéma français et continuer à en faire un mode d'expression privilégiée de leur créativité, l'Académie des Arts et Techniques du Cinéma et le ministère de l'Éducation nationale s'associent autour du César des Lycéens, qui s'ajoute, depuis 2019, aux prix prestigieux qui font la légende des César.

Cette action éducative est menée avec le soutien du Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC), de la Fédération nationale des cinémas français (FNCF) et de l'Entraide du cinéma et des spectacles et en partenariat avec BNP Paribas.

En 2026, le César des Lycéens sera remis à l'un des cinq films nommés dans la catégorie « Meilleur Film », à travers le vote de plus de 2 000 élèves de classes de terminale de lycées d'enseignement général et technologique et de lycées professionnels.

Le César des Lycéens sera remis le 18 mars 2026 à la Sorbonne lors d'une cérémonie, suivie d'une rencontre entre les lycéens et le réalisateur ou la réalisatrice du film lauréat, retransmise en direct auprès de tous les élèves participants.

En savoir plus : <https://eduscol.education.fr/3406/cesar-des-lyceens>

### **DOSSIER 137**

DE DOMINIK MOLL

Production : Haut et Court

Coproduction : France 2 Cinéma

Distribution : Haut et Court Distribution

Durée : 1 h 56

Sortie : 19 novembre 2025



## Synopsis

Le dossier 137 est en apparence une affaire de plus pour Stéphanie, enquêtrice à l'IGPN, la police des polices. Une manifestation tendue, un jeune homme blessé par un tir de LBD, des circonstances à éclaircir pour établir une responsabilité.

Mais un élément inattendu va troubler Stéphanie, pour qui le dossier 137 devient autre chose qu'un simple numéro.

## Entrée en matière

Né en 1962 à Bühl, d'un père allemand et d'une mère française, Dominik Moll grandit à Baden-Baden, ville alors située en Allemagne de l'Ouest. Après avoir rêvé, adolescent, de devenir réalisateur animalier, il s'envole pour New York afin d'étudier le cinéma et nourrir sa passion pour la culture américaine. À son retour en France au début des années 1980, il intègre l'Institut des hautes études cinématographiques (Idhec, l'ancienne Fémis) où il se lie d'amitié avec les futurs cinéastes Robin Campillo, Vincent Dietschy, le regretté Laurent Cantet – dont il sera l'assistant sur *Les Sanguinaires* (1998) et *Ressources humaines* (2000) – et Gilles Marchand, son futur scénariste. Ensemble, ils forment en 1990 le collectif de production « Sérénade », au sein duquel ils travaillent en coopérative (chacun occupant alternativement tous les postes) sur une dizaine de courts-métrages.



Dominik Moll est le premier de la « bande » à passer au long. En 1993, il réalise *Intimité*, d'après une nouvelle de Jean-Paul Sartre. S'il passe inaperçu, l'opus révèle néanmoins le goût du cinéaste pour le mystère et la manipulation. Un projet de huis clos sur un cargo reste sans suite, mais son deuxième long-métrage en 2000, *Harry, un ami qui vous veut du bien*, rencontre un immense succès public et critique. Son sujet, sa facture, son climat toxique s'inscrivent dans la lignée du cinéma de Claude Chabrol, et par là même

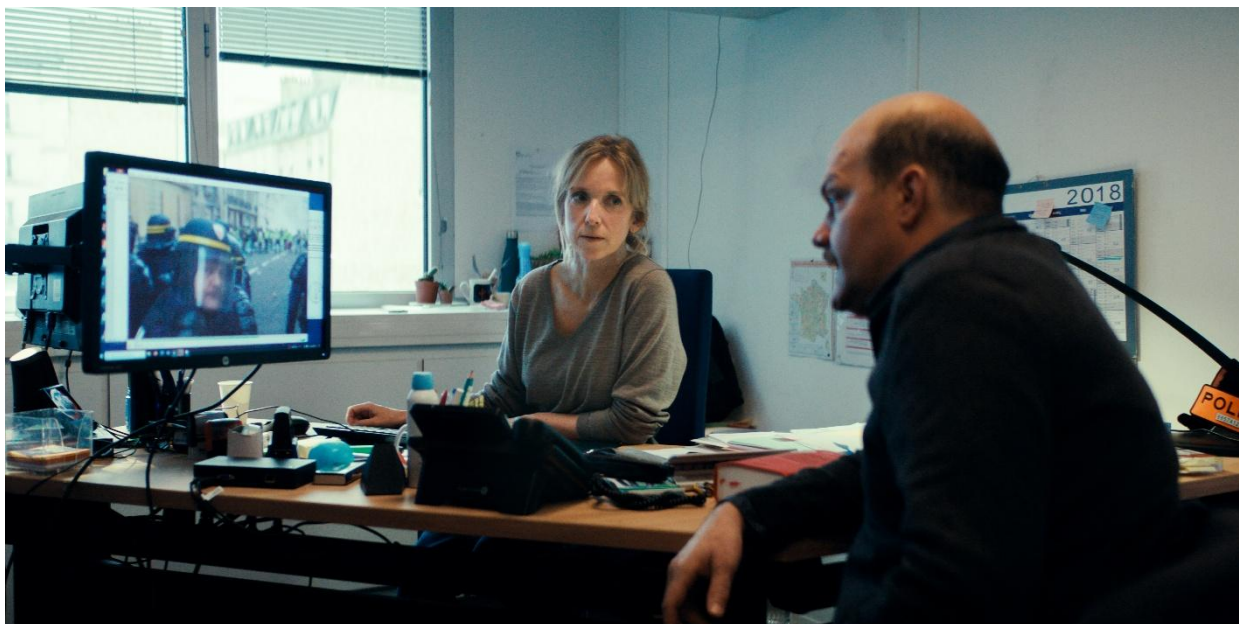
## CÉSAR DES LYCÉENS 2026 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

d'Alfred Hitchcock (l'une des références absolues de Dominik Moll avec David Lynch). Cinq ans plus tard, avec *Lemming*, Moll explore à nouveau la tension psychologique au sein du couple, mêlant suspense, fantastique et humour noir. Fidèle à cette veine sombre, il adapte en 2011 *Le Moine*, célèbre roman gothique de Matthew G. Lewis (1796), retraçant la chute morale d'un prédicateur du XVI<sup>e</sup> siècle.

Après avoir réalisé deux volets de la série policière *Tunnel*, Dominik Moll revient au cinéma, et fait même un pas de côté en 2016 avec *Des nouvelles de la planète Mars*, une comédie grinçante qui revisite sous un angle humoristique les thèmes de son premier thriller *Harry, un ami qui vous veut du bien*. Variant ensuite les projets, Dominik Moll réalise six épisodes de la série *Eden*, avant de tourner *Seules les bêtes* en 2019. Ce polar rural, situé entre la Lozère et Abidjan, déploie une narration à plusieurs points de vue autour de la disparition d'une femme, dans une atmosphère à la fois poisseuse, mélancolique et teintée d'ironie, rappelant l'univers des frères Coen. Ce film préfigure *La Nuit du 12* (2022), inspiré d'un féminicide survenu à Saint-Jean-de-Maurienne en 2016. Un intertitre, posé en début de récit, indique que l'enquête demeure irrésolue. Aussi l'intérêt de l'histoire se trouve-t-il ailleurs, dans l'intimité, le travail quotidien et minutieux des policiers, leurs doutes, leurs failles, et surtout leurs interrogations, leur perplexité, leur sidération face aux rapports de domination, parfois d'une violence inouïe, des hommes envers les femmes. Engagé, doté de finesse psychologique et solidement documenté (il est adapté du livre-enquête de Pauline Guéna, *18.3, Une année à la PJ*), ce septième long-métrage consacre Dominik Moll comme un cinéaste lucide et profondément attentif à la complexité du réel.

### Matière à débat

#### Flagrant délit de « représailles »



Les premières images de *Dossier 137* donnent le ton. Un homme, face caméra, scrute attentivement un écran d'ordinateur placé devant lui et sur lequel défilent les images

d'une vidéo tournée lors d'une manifestation de Gilets jaunes, en décembre 2018. Assis dans le bureau de Stéphanie Bertrand, l'enquêtrice de l'IGPN (Inspection générale de la police nationale) qui l'auditionne, celui-ci (le visage un instant tourné vers la caméra) se voit soudain ramasser un pavé et le lancer en direction d'un groupe de manifestants qui leur font face, lui et ses collègues CRS (Compagnie républicaine de sécurité). Le ton est calme, l'homme décrit l'action et concède un geste inapproprié, qui plus est à l'aide « d'une arme non réglementaire », soupire le substitut du procureur un peu plus tard au téléphone avec l'enquêtrice. Flagrant délit, acte de « représailles ». Les images vidéo ne mentent pas. Bien qu'il exprime des regrets, le CRS devra néanmoins répondre de sa conduite suite à la procédure administrative menée par son interlocutrice. Celui-ci risque une suspension disciplinaire. Or, ce que souligne l'enquêtrice, c'est que le policier a agi sous l'impulsion de la colère ou du choc de voir son supérieur hiérarchique lui-même blessé par le jet d'un pavé en plein visage. De son côté, le policier plaide la fatigue de la journée, les insultes répétées, les jets de projectiles précédant son propre geste. Il faut tenir compte du « contexte », résume l'enquêtrice, esquissant l'hypothèse de circonstances atténuantes. Un « contexte », et une faute professionnelle que l'avocat du CRS aura la charge de défendre lors d'un prochain procès. Mais cela est une autre histoire, un autre film.

*Dossier 137* se concentre sur le travail de la fonctionnaire de l'IGPN, consistant à instruire des enquêtes relatives aux infractions perpétrées par les policiers dans l'exercice du maintien de l'ordre au cours d'une des nombreuses manifestations de Gilets jaunes d'alors. Le pays, en cette fin d'année 2018, est, en effet, secoué par une vague de colère et de contestations sociales, mais aussi de violences et d'affrontements avec la police, dont le pic est atteint chaque samedi dans de nombreuses villes françaises (Rennes, Nantes, Bordeaux, Toulouse, etc.), et à Paris en particulier. Un diaporama de 70 images d'archives, placé à la suite de la séquence liminaire, illustre rapidement le « contexte » entourant l'histoire de *Dossier 137* survenue dans le quartier de l'avenue des Champs-Élysées. Une histoire fictive, prévient un carton, « inspirée de faits réels ».

### Le « contexte »

Chaque samedi donc, comme celui du 8 décembre 2018, aussi appelé « Acte IV » par les Gilets jaunes eux-mêmes, des gens « montent » à la capitale, la plupart en groupe ou en famille, pour exprimer leur rejet de la politique fiscale et sociale du gouvernement – un rejet mêlé de frustration et d'humiliation, de sentiment de déclassement et d'abandon des élites parisiennes. Pour nombre d'entre eux, comme la famille Girard venue « défendre » les services publics, c'est aussi l'occasion de faire un peu de « tourisme ». Les manifestations sont alors massives, inattendues par leur forme, et par certains comportements violents qu'elles engendrent. Des dégradations sont commises sur les biens publics et sur les symboles dits du capitalisme (agences bancaires, assurances, boutiques de luxe, etc.). L'immense majorité des Gilets jaunes n'a cependant rien à voir avec ces voies de fait. Seuls quelques-uns d'entre eux se

laissent entraîner, par simple mimétisme, effet de groupe et/ou trop-plein de colère, par ceux que la police nomme sommairement les « casseurs », ou ceux identifiés comme des « black-blocks », qui s'en prennent directement aux policiers. Face à cela, le pouvoir politique, saisi de panique, ordonne à toutes les forces de police de maintenir l'ordre, y compris celles comme la BAC ou la BRI qui ne sont ni formées ni équipées pour un tel exercice (les fameux casques de l'enseigne de vente Décathlon). Il faut « sauver la République en danger » et « participer à l'effort de guerre », intime-t-on au commissaire-divisionnaire, chargé de la direction des effectifs de la BRI sur le terrain (on notera la dramatisation et l'emphase des termes employés, faisant porter en grande partie la responsabilité des agissements de la police sur le pouvoir exécutif).

Or, faute de leader ou de centrale syndicale organisatrice, le déroulé des manifestations s'avère souvent aléatoire, soumis aux soubresauts de la foule en colère. Les affrontements avec les forces de l'ordre provoquent de brusques mouvements de foule. Les groupes comme la famille Girard, dont la trajectoire se trouve mêlée au récit collectif, éclatent. Certains s'égarent et errent dans la géographie des lieux qu'ils ne connaissent pas. Comme eux, des policiers sont séparés de leur groupe de rattachement. Un désordre grandissant agite alors les rues du VIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Une grande confusion règne aussi dans les esprits. La situation, même si répétée depuis « l'Acte I » des Gilets jaunes (17 novembre 2018), est inédite ; les forces mobiles de sécurité, souvent débordées, agissent dans l'urgence et la précipitation. La validation des tirs de LBD 40 (lanceurs de balles de défense, les fameux « Flash-ball ») n'est plus consignée en direct sur fiche TSUA (Traitement relatif au suivi de l'usage des armes) ; les grenades lacrymogènes et de désencerclement pleuvent massivement. De petites unités policières, échappant à leur hiérarchie, sont même parfois livrées à elles-mêmes, progressant un peu au hasard des rues du centre-ouest parisien qu'elles méconnaissent tout autant que la plupart des manifestants. Prises à partie verbalement (insultes) ou physiquement (jets de projectiles), elles improvisent des ripostes, ou s'adonnent à des actes parfois disproportionnés ou inappropriés. Ce serait notamment le cas de celle qui aurait croisé le chemin de Guillaume Girard et de son ami Rémi Cordier. Ce sera le « dossier 137 », ouvert à la suite de la déposition effectuée auprès de Stéphanie Bertrand par Joëlle Girard, la mère de Guillaume (alors absent car hospitalisé, aphasique, en état de stress post-traumatique suite à sa quintuple fracture du crâne causée par un tir de LBD).

### Saint-Dizier

L'essentiel de l'action de *Dossier 137* se déroule dans le bureau de Stéphanie Bertrand, où résonne une âpre langue technique propre à l'administration policière, recouvrant la fiction d'une peau quasi-documentaire. L'exactitude des propos est de rigueur, comme le comportement strict de l'enquêtrice chargée de reconstituer la chronologie des faits et gestes de chacun. La mise en scène, arc-boutée sur les auditions, est relayée par un classique champ-contrechamp (caméra fixe), comme reflet plastique du sérieux pédagogique de la dramaturgie. Les face à face font, par ailleurs, l'objet d'un montage



croisé entre les différents intervenants (famille Girard d'abord, puis policiers), instaurant une vivacité dramatique qui combat à la fois la répétition rébarbative des champs-contrechamps et souligne l'efficacité et la densité du rythme de travail – chaque « cabinet » doit, durant la période, traiter simultanément une cinquantaine de dossiers, soupire la commissaire de l'IGPN, Madame Jarry.

L'ouverture du dossier 137 débute comme n'importe quelle autre procédure, et repose sur le même dispositif de mise en scène. L'une en face de l'autre, de part et d'autre de son bureau, l'enquêtrice recueille méthodiquement la parole de son interlocutrice – une plaignante cette fois, Madame Girard. La policière pose des questions, relance, s'enquiert de précisions. Un détail, cependant, la fait ciller : Saint-Dizier. La ville d'où viennent les Girard, est aussi sa commune d'origine, là où vivent encore ses propres parents. Saint-Dizier, qui fait lien, qui la rattache aux Girard, va, de fait, modifier le comportement de la policière et infléchir la trajectoire, que l'on croyait programmatique et toute tracée, du récit. Saint-Dizier dépayse, pour ainsi dire, le récit policier qui n'est alors bientôt plus seulement parisien, mais vu aussi à travers le regard de la policière et ex-Bragarde, vu depuis la périphérie de la province. Saint-Dizier décentre, par conséquent, le point de vue du film et laisse progressivement transparaître l'humain derrière le masque impavide de la fonctionnaire. Venant du même endroit, celle-ci se met facilement à la place de la famille Girard. Le partage des mêmes racines fait naître un sentiment d'empathie sinon d'appartenance ou d'identification qui la rend plus réceptive, et apte à comprendre non seulement les préjudices subis par les Girard mais aussi tout ce qu'ils représentent et déplorent socialement (ce à quoi souscrivent les collègues de Stéphanie, « *plutôt d'accord* » sur « *le fond* » des revendications des Gilets jaunes).

### Nécessaire relation de confiance

Son premier coup de téléphone adressé à sa mère, suite à l'audition de Joëlle Girard, mêle le professionnel au privé, le travail à l'affectif (la famille). Il est le point de départ du lien, qui va se nouer dans le supermarché où la policière entreprend une petite filature de Joëlle Girard et de sa fille Sonia. Une première filature qui en annonce une autre, celle d'Alicia Mady dans les transports qui, traitée sur le mode tragi-comique (le menu du soir débattu au téléphone avec son fils), trahit les intentions et les sentiments du personnage. Touchée par le cas des Girard, la policière outrepassa dès lors ses prorogatives et redouble d'ardeur dans son travail, arrachant ce qu'elle n'aurait sans doute jamais obtenu : la vidéo d'Alicia Mady, pièce accablante du dossier, déclenchant illico une demande de garde à vue. « Vous inversez les rôles. D'habitude, c'est le parquet qui demande la garde à vue, et les enquêteurs qui freinent », s'étonne le substitut du procureur au téléphone.

Son zèle ne fait pas pour autant de Stéphanie Girard une justicière. Bien que courageuse et déterminée, elle se soumettra aux ordres de sa hiérarchie. Aussi, à travers elle, Dominik Moll suppose qu'une autre approche est possible, qu'un léger pas de côté ou changement d'angle d'attaque dans le travail peut redessiner une autre

## CÉSAR DES LYCÉENS 2026 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

image de la police et, par conséquent, conduire à une réconciliation de la population avec ceux qui sont chargés de la faire. Entre les réflexes corporatistes des uns (le syndicat Alliance, ici rebaptisé Concorde) et des autres (les collègues policiers comme son ex-mari et sa nouvelle compagne qui l'accusent de trahison), et le discours « ACAB » (« *All cops are bastards* ») d'une certaine partie de la population (comme les copains du fils de Stéphanie), le film trace une voie intermédiaire : celle incarnée par Stéphanie Bertrand.

Écartant la vision manichéenne des discours simplistes, *Dossier 137* n'est pas un film à charge. Doué d'un fort enjeu didactique, il vise à rendre hommage au mouvement des Gilets jaunes, à laver le procès en criminalisation qui lui a été fait et l'injustice dont certains ont été victimes (le plan-séquence de fin avec Guillaume Girard). Il vise aussi à restaurer l'image de la police, à la démêler, à la réhumaniser, sinon à questionner la perception paradoxale, complexe, confuse, mélangée d'admiration et de détestation, de la population à son égard. Héros un jour (les interventions de la BRI lors des attentats de novembre 2015), les agents des forces de l'ordre n'exercent pas un métier « hyper aimable », reconnaît Stéphanie face à son fils qui l'interpelle sur le déficit d'image de la police. Écartant d'un revers de main l'axiome grossier de la détestation policière, elle fait porter la réflexion sur la nécessité de faire régner l'ordre et sur la qualité du travail, qualité ou « manière d'être » des policiers dans l'exercice de leur métier, fondatrice de la relation de confiance avec la population.



### Traque visuelle

C'est, en tout cas, avec un honnête sens de sa fonction et une certaine abnégation que l'enquêtrice mène son travail. Pugnace et consciencieuse, elle interroge, traque la vérité, s'efforce de constituer un dossier précis, objectif et circonstancié. Cette traque de la vérité n'est pas seulement verbale, elle est aussi visuelle. Et se nourrit d'indices



recueillis grâce aux images vidéo des caméras PZVP de la préfecture (Plan zonal de vidéo-protection) et de certaines caméras privées (DAB, clinique, hôtel) sur lesquelles se fonde le dispositif immersif de Dominik Moll.

Dans cette histoire « inspirée de faits réels », il s'agit pour les enquêteurs de quadriller un territoire et de ratisser la surface d'images diffusées sur l'écran de leurs ordinateurs – qui est aussi celui du cinéma. Les images souvent tronquées, parcellaires, sombres ou floues, où se concentre l'intensité dramatique du film, sont dûment scrutées, fouillées pour leur faire dire la vérité. Le regard inquisiteur des enquêteurs invite à lire les images, qui se heurtera d'ailleurs au point de vue contradictoire des policiers incriminés.

Ce regard des enquêteurs guide la mise en scène qui, palpitant travail de reconstitution géométrique dont le mouvement, progressivement identifié, minuté, cartographié, se déploie image après image sous nos yeux. La recherche d'identité des cinq suspects par écrans interposés obéit aux lois du polar cérébral, plan de ville à l'appui pour résumer l'action. Une action qui, dénuée de spectaculaire mais pas de rebondissements (la vidéo, la levée de la garde à vue), donne un moment le sentiment que les deux policiers pris en faute, seront punis. Or, l'enquêtrice, redresseuse de tort, se voit dépossédée de son dossier par la puissance hiérarchique au motif du « biais » d'approche, du défaut d'objectivité que le « lien » avec la famille Girard aura pu créer durant son enquête – un motif et une question de déontologie qui interrogent *in fine* la capacité de l'institution policière à se réformer.

### **Prolongements pédagogiques**

#### **Éducation à l'image et éducation aux médias**

Film-enquête, *Dossier 137* nous interroge sur la vision de la réalité, confronte les mots aux images, et fait du décryptage de ces dernières le moteur de son récit. Les résultats de cette analyse, qui forme l'essentiel du travail minutieux des enquêteurs de l'IGPN, constituent le plus sûr moyen pour l'institution de sortir de l'opposition stérile parole contre parole. Or, face aux images que Stéphanie Bertrand leur soumet, les agents incriminés, Arnaud Farges et Michael Lavallée, répondent par une suite de dénégations. Mauvaise foi contre preuve accablante ? Pas si simple. La lecture des images devient sujette à interprétation multiple qui ne garantit pas forcément une vérité partagée par tous. À l'heure du tout-image (des réseaux et de l'IA) où tout semble ne plus exister que dans le domaine du visible, le film de Dominik Moll questionne les points de vue de chacun comme autant de sources de représentation de la réalité. Il nous invite, au-delà, à interroger notre propre regard et à nous méfier de nos certitudes face au mirage de l'objectivité des images.

#### **Éducation à la citoyenneté**

*Dossier 137* se déroule au sein de l'IGPN dont la représentation filmique est le fruit d'une importante somme de lectures, et d'entretiens réalisés par Dominik Moll au cours d'une semaine passée en immersion dans un des services de l'institution. Outre

## CÉSAR DES LYCÉENS 2026 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

son rôle d'enquête, l'IGPN exerce un rôle de vigie, garante de l'éthique et de la déontologie de la police nationale dans l'exercice de ses missions d'encadrement en rapport avec la population. Trois grands types d'enquête occupent la majeure partie du temps de travail des enquêteurs : 1. La probité des fonctionnaires de police ; 2. Le harcèlement ; 3. Les violences dans l'exercice du maintien de l'ordre. Ce sont ces dernières, fortement médiatisées, qui se situent au cœur de la narration de *Dossier 137*, mais aussi de nombreuses controverses, « sans doute parce qu'elles touchent au fonctionnement même de notre démocratie », observe finement le réalisateur dans le dossier de presse du film. En effet, la question de l'existence de l'institution policière interroge le fondement de la démocratie et l'encadrement de son pouvoir dans un État de droit. Dans le cadre d'un travail sur la citoyenneté, on pourra s'interroger avec les élèves sur l'utilité sociale de la police comme moyen de faire respecter l'ordre public, sur le monopole légitime de la violence délégué à cette institution et le nécessaire encadrement de son usage par les lois et par une institution de contrôle (l'IGPN). Au-delà de l'institution policière, on pourra échanger avec les élèves sur le nécessaire équilibre entre l'initiative individuelle et l'acceptation des règles communes, une attitude qui permet de s'inscrire dans la vie démocratique. (cf. préambule du programme d'EMC, p.3).



### Éducation à l'image

De Paris à Saint-Dizier en passant par la banlieue parisienne, la dramaturgie de *Dossier 137* dessine une cartographie différenciée du ressenti de la population à l'égard de la police (et plus généralement des services publics, motif du déplacement de la famille Girard à Paris). Pour emblématique qu'elle soit de la résolution de l'enquête et de la rigueur géométrique de sa mise en scène, la séquence d'investigation des enquêteurs de l'IGPN sur le terrain permet d'interroger la rupture du lien et son possible ravaudage par l'exemple. Un photogramme de la scène (reproduite en dernière page du présent dossier), qui a par ailleurs servi à l'élaboration graphique de l'affiche du film, pourra servir de point d'appui au travail d'analyse des images.

## CÉSAR DES LYCÉENS 2026 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Située entre 1h36'33 et 1h37'30, l'action se déroule à Paris, rue Magellan, à l'angle de la rue Quentin Bauchart (VIII<sup>e</sup> arrondissement). L'instruction du dossier 137 est sur le point de s'achever. La vidéo, tournée par la femme de chambre, Alicia Mady, du haut d'une fenêtre située au troisième étage de l'arrière de l'hôtel Prince de Galles, a permis d'établir les faits avec certitude. En fin de journée du samedi 8 décembre, une petite unité de la BRI (Brigade de recherche et d'intervention), séparée de son groupe principal et composée de cinq membres armés de matraques télescopiques et de LBD 40, s'est retrouvée face à une poignée de Gilets jaunes qui leur ont lancé une canette avant de s'esquiver. Et de s'engager dans la rue Magellan où ils ont croisé Guillaume Girard et son copain Rémi Cordier qui marchaient en sens inverse. Lesquels, à la vue des policiers, se sont élancés à leur tour dans le sillage des fuyards. Guillaume s'est alors retourné instinctivement dans sa course, moment où il a reçu une balle de LBD en plein crâne. Or, la vidéo révèle qu'il n'y a pas un, mais deux tireurs : Arnaud Lavallée et Michael Farges.

Dans ce dossier qui cherche à motiver le constat des fautes commises par chacun des protagonistes, les deux hommes de la BRI ne sauraient être tenus responsables d'un seul et unique impact qu'ils ne partagent évidemment pas. L'enquêtrice Stéphanie Bertrand, en charge du dossier, doit, par conséquent, identifier qui, des deux policiers, est l'auteur du tir qui a touché Guillaume Girard à la tête. Mieux, elle doit en apporter la preuve. Ou non... L'expert balisticien conclura que la taille similaire des deux tireurs, la très faible différence des angles de tirs et le mouvement de retournement de Guillaume Girard rendent impossible de déterminer quel tireur a « impacté » ce dernier à la tête.

En attendant, l'enquêtrice et ses collègues supervisent le relevé géométrique des angles de tirs des policiers incriminés. Le dossier et les captures d'écran de la vidéo que Stéphanie Bertrand porte sous le bras ont permis d'établir avec une précision scientifique la position des tireurs et celle de la victime (distante de quatorze mètres). La fermeture à la circulation de la rue Magellan ainsi que la présence d'une quinzaine de fonctionnaires de police indiquent que d'importants moyens matériels et humains sont mobilisés pour faire la lumière sur l'affaire. L'enquêtrice ne ménage pas sa peine pour parfaire son travail ; elle sait que le sort des policiers fautifs dépendra des conclusions de celui-ci. Elle sait aussi que la restauration de la confiance de la population en « sa » police, et en particulier celle d'Alicia Mady qui a bien voulu lui transmettre sa vidéo tout autant que celle de la famille Girard, est soumise à l'effort de probité et de justice dont témoigne sa résolution. C'est en tout cas le sens de son regard porté en arrière de la scène d'expertise, dans le contrechamp du cadre où se trouve précisément l'employée de l'hôtel, debout sur le trottoir en train de l'observer.

Ce regard est une réponse adressée à cette femme qui, un peu plus tôt, lui a exprimé son ressentiment à l'égard non tant de la police en général que des violences commises (et non sanctionnées) par certains de ses fonctionnaires lors des interventions dans les quartiers de banlieue. Ce regard est une réponse à la défiance de la jeune femme ; il est un message de remerciement adressé à celle-ci qui a bien voulu accepter de croire à sa



## CÉSAR DES LYCÉENS 2026 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

démarche, à sa sincérité, à sa volonté d'accomplir son travail avec sérieux et détermination, à son intention ferme de corriger les manquements de quelques-uns de ses collègues. Sa présence dans la rue, son visage grave, son regard franc sont des gages de sa loyauté, de son engagement professionnel, et au-delà des services qu'elle représente, garde-fou contre le sentiment d'impunité de certains policiers. Ce regard honnête et droit est un point de contact, un lien qu'elle s'efforce de retisser entre elle et la femme de chambre, et plus largement, tous ceux qui s'estiment en rupture avec la police, ou qui s'en tiennent à distance (comme celle qui sépare littéralement les deux femmes). Ce regard est enfin à voir comme une invite à garder le contact, à ne pas perdre espoir, à ne pas rejeter la police en bloc. Sa présence devant cette femme, la procédure en cours, la méticulosité apportée à celle-ci, sont d'assurés témoignages qu'une police veille à ce que la police n'échappe pas à ses missions d'exemplarité et de protection des populations.

### Références

*Blow up* (1966) de Michelangelo Antonioni. Librement adapté des *Fils de la vierge* de l'écrivain argentin Julio Cortázar, le dixième long-métrage d'Antonioni raconte l'histoire d'un photographe pris au piège des illusions qu'il nourrit sur la réalité. Une série de clichés qu'il développe lui montre qu'il existe une profonde différence entre ce qu'il croit voir et ce qu'il y a à voir. Ce film au rythme introspectif constitue une formidable réflexion sur le regard et la réalité, sur la reconstruction évidemment chimérique de celle-ci et, au-delà, sur la représentation cinématographique.

